

NESTOR

Pour que vous compreniez ce qui s'est exactement passé entre Louise et moi, je dois d'abord résumer notre « situation de famille » en remontant cinq ans en arrière. A cette époque, ma femme Christine a mis les voiles après dix-neuf ans de vie commune. Elle a demandé le divorce et s'est aussitôt remariée.

Louise, notre fille, avait seize ans lors de cette séparation. Comment l'a-t-elle vécue ? Il est difficile de le savoir, car elle s'est toujours montrée secrète. Elle s'est partagée entre les deux appartements, le mien et celui de Christine, avec une prédilection pour le mien, où elle avait vécu depuis sa naissance. La cohabitation n'a pas été facile : Louise, qui était encore lycéenne, a fait preuve d'un mauvais caractère sans doute hérité de sa mère.

Taciturne, agressive, colérique, elle eut une conduite que j'attribuai, un peu rapidement sans doute, à l'éternelle et classique crise d'adolescence. C'est donc avec un certain soulagement que j'accueillis, quand elle atteignit ses dix-huit ans, sa décision de quitter nos toits pour aller vivre avec son petit copain, Cédric, un garçon sympathique. A lui de supporter, désormais, l'infamale enfant !

La solitude ne me pesa pas du tout, loin de là. Le départ de Louise me facilita plutôt la vie, et plus particulièrement, ma vie sentimentale et sexuelle, au point mort depuis

l'abandon de Christine. Je n'avais plus de temps à perdre (j'ai aujourd'hui cinquante ans) si je voulais profiter encore des plaisirs de l'existence.

J'eus donc une période où je me lançai frénétiquement dans les conquêtes. Bien sûr, ce n'était plus comme avant. J'en étais réduit à « compléter » les quelques amies qui acceptaient de me rejoindre au lit par un contingent de filles moins désintéressées. Je les recrutais parmi les annonces vénales d'Internet, avec une préférence pour les jeunettes : « étudiantes » (vraies ou fausses) et « occasionnelles » (idem). Je rattrapais le temps perdu. Je faisais les comptes sur un fichier informatique : en trois ans, je me suis payé une quarantaine de petites putes, puisqu'il faut appeler un chat un chat.

Le retour de Louise « à la maison » allait, de toute évidence, entraîner un nouveau changement. Désormais, ai-je tout de suite pensé, il me faudrait m'enfermer dans ma chambre quand je recevrais une amie, et mettre un frein à ma consommation d'« étudiantes » qui, en général, avaient l'âge de Louise elle-même, voire moins. Pas question que ma fille me surprenne dans le salon en compagnie d'une jeune prostituée nue sur le canapé, en train de me tailler une pipe.

Je calculai que, pour ce genre de loisirs, je devrais désormais me déplacer, choisir celles qui reçoivent à domicile, bref ça compliquait tout.

Le déménagement eut lieu en septembre. Sans me demander mon avis (mais pourquoi me l'aurait-elle demandé ?), Louise débarrassa sa chambre d'un tas de vieilleries, changea les meubles de place avec l'aide de deux ou trois copains et s'installa.

Je me souviens qu'elle se plaignit de ce que sa porte n'avait pas de verrou et me demanda de lui en faire installer un. En attendant, et dans tous les cas, elle me recommanda de toujours frapper avant d'entrer, car elle pouvait très bien être « à poil ».

— Je me doute, ajouta-t-elle, que ça ne te déplairait pas de te rincer l'œil, mais ne joue pas à ça avec moi !

C'était la première fois que Louise me parlait sur ce ton, et j'avoue que j'en fus quelque peu décontenancé. J'ai dû lui sortir quelque chose du genre « Mais enfin, je suis ton père »... ce qui ne la démonta pas pour autant.

— Ça ne veut rien dire. Tu es comme les autres. Et je connais les mecs : tous des obsédés. Je ne vois pas pourquoi tu ferais exception...

Il n'y avait rien à répliquer. Elle m'avait cloué le bec – la première fois, mais pas la dernière.

A bien y réfléchir, n'avait-elle pas raison ? La veille au soir, quand elle s'était enfermée dans la salle de bains, n'avais-je pas eu un fantasme « invouable » ? La savoir nue à deux pas de moi m'avait troublé. Et je peux l'avouer avec honte, l'idée m'avait effleuré de pénétrer dans la salle de bains en feignant de me tromper. Une chance sur deux qu'elle n'ait pas verrouillé la porte. Et dans ce cas, une bonne probabilité qu'elle soit nue sous la douche ou devant le lavabo.

Louise, ma fille. Depuis quand ne l'avais-je pas vue dans le plus simple appareil ? Une dizaine d'années, sans doute. Quand elle avait dix ou onze ans. Une enfant. Aujourd'hui, j'y songeais avec une culpabilité latente : elle avait des seins, elle avait des poils – à moins qu'elle ne s'épile comme le font de plus en plus les filles de son âge, sans même savoir que c'est sous l'influence du cinéma porno.

Mais si d'autres avaient le privilège de voir son corps, d'y goûter, de le caresser, cela m'était interdit. Comment était-elle avec eux, ses amants d'un soir ou plus ? Impudique ou réservée ? Je ne pouvais pas davantage le savoir. Je m'interdisais même d'y penser. Du moins, tant qu'elle se trouvait loin de moi...

Car la proximité, pour ne pas dire la promiscuité, éveille insensiblement ces pensées que les confesseurs de jadis avaient baptisées « impures ». Louise avait vécu avec un garçon, elle était « sexuellement active », comme disent nos amis anglo-saxons. Dès lors, l'imagination pouvait galoper à sa guise.

Des mauvaises pensées aux mauvaises actions, il n'y a qu'un pas, que je franchis non sans honte : en l'absence de Louise, je pénétrai dans sa chambre, fouillai dans ses affaires... Qu'espérais-je trouver ? Rares sont les jeunes couples qui n'ont pas de jeux polissons. Un garçon normalement constitué, s'il a une petite amie, se plaît à la photographier nue. De nos jours, évidemment, l'invasion du numérique a démodé les tirages papier. En admettant que Louise ait posé « à poil », comme elle disait, devant l'objectif amoureux de Cédric, les photos devaient être stockées sur le disque dur de son ordinateur portable et là, bernique ! Je n'avais pas le code, et pas question de toucher à la machine, c'était trop risqué.

Par contre, en passant en revue les vêtements et les sous-vêtements de ma fille, je m'attardai sur les soutiens-gorge, les petites culottes, les strings. J'y fourrai le nez, je les humai. Louise avait-elle raison ? Etais-je « vicieux, comme tous les mecs » ? Si elle s'était rendu compte de mon incursion, son opinion eût sans doute été renforcée. Mais je redoublai de prudence.

Notre cohabitation commença ainsi, sur une réflexion sarcastique de sa part. Je ne soupçonnai pas la tournure que prendraient les événements.

Les vacances n'étaient pas terminées et, dès le début de son séjour, Louise me rejoignit à la cuisine, un matin, pour le petit déjeuner. D'ici quelques jours, ronchonna-t-elle, il faudrait qu'elle se lève tôt pour aller à la fac. Pourrais-je lui préparer son petit déj ? Euh, bien sûr, mais... Aaaaah, merci Dad.

C'est ainsi, en effet, qu'elle m'appelait encore – mais ça n'a pas duré. Si je me souviens bien, les choses se sont enchaînées naturellement. En matière de domination, Louise a toujours été d'une habileté diabolique... ou d'un naturel confondant. Au fond, les deux ensemble.

Au début, en tout cas, elle ne m'a jamais « donné un ordre », mais ça revenait au même avec sa façon de demander, parfois

sur le ton d'une gamine capricieuse trépignant pour imposer sa volonté, parfois de façon détachée, comme si son désir n'avait guère d'importance, ce qui était peut-être plus redoutable.

Ce matin-là, j'avais été surpris, et elle s'était engouffrée dans la brèche. Dès le lendemain, elle réussit à obtenir que je lui apporte au lit son petit déjeuner. Il fallait, n'est-ce pas, que je m'entraîne, pour être dans les temps dès le jour de la rentrée. Louise me glissa à cette occasion qu'elle avait besoin de boire son café avant de passer à la salle de bains, sinon elle n'était « bonne à rien » pendant toute la journée, et ce n'était pas ce que je désirais, bien sûr.

Il était donc impératif que je lui porte son plateau chaque matin à sept heures.

— Il faudra que tu te lèves à six heures et demie, j'espère que ça ne te pose pas de problèmes.

Le ton n'était pas interrogatif et n'appelait donc pas de réponse. Allais-je lui expliquer que je ne me levais jamais avant neuf heures, voire dix ? Je me serais fait rire au nez.

Je calculai qu'en mettant mon réveil à six heures vingt, je serais sûr d'être dans les temps. Ensuite, eh bien, je pourrais me recoucher et sans doute me rendormir un peu. J'étais encore naïf, à l'époque. Petit à petit, Louise se mit à tout régenter.

D'abord, elle me recommanda à nouveau de bien frapper à sa porte le matin, et d'attendre qu'elle m'y ait invité pour entrer dans sa chambre.

— Tu comprends, j'ai l'habitude de dormir à poil. Tu serais aussi gêné que moi, non ?

Elle avait le don de poser des questions telles qu'on ne pouvait qu'acquiescer. Il ne me vint même pas à l'esprit de lui reprocher, par exemple, cette tenue nocturne trop légère, ni la crudité de son langage – ce qu'aurait fait un père soucieux de l'éducation de sa fille. Je me contentai de lui dire que je commencerais dès le jour de la rentrée.

— Oh noon, fit-elle d'un ton mi-plaintif, mi-excédé. Tu ne vas pas déjà commencer à chipoter pour la moindre des choses que je te demande. Ecoute, non ! Jusqu'à la fin des vacances, je

veux bien que ce soit à neuf heures, mais, s'il te plaît, tu commences demain !

Elle marqua bien le « s'il te plaît », et me laissa en plan. J'ai toujours manqué d'esprit de repartie, mais avec elle c'était encore plus flagrant. Ah, elle pouvait être satisfaite ! En quelques minutes, elle venait de me faire accepter l'idée que je la servirais comme une princesse, et c'était passé comme une lettre à la poste.

Quant à moi, je m'étais conduit plutôt lâchement, mais je mis cette lâcheté sur le compte de mon amour pour elle, de mon désir de bien faire. Il était, n'est-ce pas, important que Louise ait un bagage, des diplômes, et il était de mon devoir de père de tout faire pour lui faciliter la vie. On se justifie comme on peut, y compris à ses propres yeux.

Plus tard seulement, je compris que je venais de mettre le doigt dans l'engrenage. Toujours est-il que le lendemain matin, à neuf heures tapantes, je me présentai chez Louise avec un plateau soigneusement composé : café, lait, croissants, confitures, jus de fruits...

— Une minute ! grogna-t-elle quand je toquai à sa porte en tenant le plateau en équilibre de l'autre main (une gymnastique à laquelle j'allais devoir m'habituer).

La minute se prolongea : deux, trois peut-être, avant qu'elle daigne m'inviter à entrer.

— Pose ça là, passe-moi le tee-shirt qui est sur la chaise et retourne-toi !

Manifestement, elle savait donner des ordres, et elle aimait ça ! En tout cas, elle en avait l'air. Je m'exécutai docilement. Avant tout, ne pas lui donner l'impression que j'avais envie de la voir nue. Quand ce fut fait, et qu'elle eut son plateau sur les genoux, je pus écouter ses recommandations, en fixant sa poitrine moulée par le tee-shirt rouge.

— J'espère que tu en seras capable, souligna-t-elle, car le matin avant de partir, je n'aurai pas de temps à perdre, et j'aurai absolument besoin de ton aide... Aaaaah, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Euh, du jus d'orange, du... (je citai la marque).

— Tu vas m'épargner ça, s'il te plaît. C'est vraiment dégoûtant. C'est trop compliqué pour toi de presser un